

## Un nouveau bienheureux, Antonio Rosmini

*Sur la porte de sa cellule, au noviciat de sa congrégation à Domodosola, on lit toujours : «Il est bon d'attendre en silence le salut de Dieu» (Lamentations 3, 26).*

Le 19 novembre dernier a eu lieu à Novara la béatification d'un prêtre italien du XIX<sup>e</sup> siècle, Antonio Rosmini (1797-1855). Ce nom évoque peut-être quelque chose aux professeurs de théologie (voire à leurs étudiants ...): quarante propositions condamnées par le Saint-Office en 1887 (Denzinger S. m. 3201-3241). Plus récemment, il a été cité par Jean-Paul II, dans l'encyclique, *Fides et ratio*, parmi «*les grands théologiens chrétiens qui se révélèrent être aussi de grands philosophes*». Dans la lignée des Pères de l'Église et des docteurs., médiévaux (Anselme, Bonaventure, Thomas d'Aquin), Rosmini est évoqué aux côtés de Newman, Maritain, Gilson ou Edith Stein, et de penseurs «orientaux» comme Soloviev, Florenski et d'autres.

Né à Rovereto (région de Trente) en 1797, ordonné prêtre en 1821, il fonde en 1828 l'Institut de la charité et, en 1832, les Sœurs de la Providence. Écrivain polyvalent, il laisse une œuvre immense (80 volumes dans l'édition critique en cours de publication), qui se présente comme une tentative de réponse aux «encyclopédistes» du XVIII<sup>e</sup> siècle. Après avoir eu la joie de voir toutes ses œuvres déclarées «*indemnes de toute erreur*» (décret *Dimittantur* du 3 juillet 1854), il meurt à Stresa un an après, le 1<sup>er</sup> juillet 1855.

Au lendemain des révolutions dans lesquelles s'achevait le siècle des Lumières, le P. Antonio Rosmini a perçu l'urgence de réconcilier la foi et l'intelligence. «*Très tôt, écrit Henri Gouhier, il a compris l'importance du kantisme et la nécessité pour le penseur chrétien d'en tenir compte*». Une de ses premières œuvres (*Nouvel Essai sur l'origine des idées*, 1830) justifie la possibilité d'une connaissance naturelle de Dieu dont l'oubli - comme le rappelait déjà saint Paul dans sa *Lettre aux Romains* - rend les cœurs «*inintelligents*» et entraîne toutes les dépravations (cf. Rom 1,19-31). Sur cette base, il propose une *Anthropologie au service de la morale* (1838), qu'il conclut ainsi: «*Tout se noue dans l'homme et vise une seule fin*».

Un autre intérêt de connaître la personnalité de Rosmini est le rôle qu'il a été amené à jouer dans les relations entre l'Église et les États italiens dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Sensible au réveil des nationalités (le *Risorgimento*), contemporain de Lamennais avec lequel il correspond, il préconise une «confédération», placée sous la double présidence du pape et d'un souverain italien.

Nommé par le roi du Piémont ambassadeur extraordinaire auprès du pape (1848-1849), Rosmini rédige en 1848 un *Projet de Constitution pour l'État romain* (le Saint-Siège). Le premier ministre du pape, Pellegrino Rossi, ayant été assassiné en plein Parlement, Pie IX envisage de le remplacer par Rosmini en nommant celui-ci cardinal secrétaire d'État. Mais Rosmini refuse cette décision, prise sous la contrainte. C'est la révolution dans la rue. Le pape s'enfuit à Gaète. Rosmini l'accompagne un moment. Mais les intrigues des grandes instances conservatrices obtiennent la mise à l'Index de deux de ses ouvrages, *Constitution selon la justice sociale* et *Les Cinq Plaies de l'Église* (30 mai 1849).

Tombé en disgrâce dans les «milieux romains», expulsé de Naples par les Bourbons, Rosmini se retire à Stresa où il reprend sa tâche de supérieur religieux et ses recherches philosophiques, sous, la sur-

veillance tracassière de la police autrichienne qui aurait dit-on, tenté de l'empoisonner.

Lorsque Rosmini poursuivait à l'université de Padoue les études qui le préparaient au sacerdoce (1817-1821), la Compagnie de Jésus, supprimée depuis 1773 par le pape sous les pressions politiques que l'on sait, venait d'être à nouveau autorisée en 1814. Le P. Rosmini s'intéressait depuis longtemps à la spiritualité de saint Ignace: on trouve dans sa bibliothèque personnelle, à Rovereto, des exemplaires des *Exercices* et de leurs *Directoires*, publiés au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il s'en inspirera dans son *Guide de l'accompagnateur* (*Manuale dell'Esercitatore*, 1840), qu'il offre au préposé général de la Compagnie de Jésus, le P. J. P. Roothaan qui, en échange, lui dédicace la nouvelle édition des Exercices qu'il vient de publier en 1838.

Rosmini savait que les *Exercices* de saint Ignace n'étaient pas faits pour être commentés mais pratiqués. Il se rend, dès 1828, au noviciat des jésuites à Rome (Saint-André du Quirinal) et «fait» les *Exercices* pour connaître la volonté de Dieu sur lui: ce ne sera pas d'entrer dans la Compagnie de Jésus ... Ayant trouvé, grâce aux Exercices ignatiens, sa propre vocation, Rosmini s'emploie à les faire faire à ses premiers compagnons dans l'«Institut de la charité» qu'il vient de fonder. Il possédera également l'une des premières éditions des *Constitutions de la Compagnie de Jésus* (Rome, 1593), dont il s'inspirera pour l'ordre qu'il fondera ensuite, l'Institut de la charité, aux trois dimensions significatives: corporelle, intellectuelle et spirituelle ...

L'actualité du témoignage et de l'œuvre du bienheureux Rosmini se reconnaît aussi dans son profond sens de l'Église. Après la condamnation de *L'Avenir* en 1832, il écrit sans ambages à Félicité de Lamennais, tenté de se révolter: «C'est l'Église-Mère qui vous a engendré en Jésus-Christ: est-ce parce qu'elle a réprouvé l'une de vos opinions que cesse d'être vraie cette Parole: «“Qui vous écoute m'écoute”?»

Lui-même, si souvent mal compris et calomnié par des jaloux, avait fait de toute sa vie une «Méditation sur l'Église». Sur la porte de sa cellule, au noviciat de sa congrégation à Domodossola, on lit toujours: «*Il est bon d'attendre en silence le salut de Dieu*» (Lamentations 3,26). Au moment de mourir, à 58 ans à Stresa, Antonio Rosmini laisse comme un testament à son ami l'écrivain Alessandro Manzoni cet ultime message: «*Adorer. Se taire. Se réjouir ...*»